IV

Certes, j'ai reçu dans ma vie de romancier un grand nombre de confessions, et de bien singulières, tant le besoin de se raconter — en s'amusant ou en amusant les autres — est naturel à notre espèce. Aux époques de foi profonde, les âmes chargées du poids de leur malheur ou de leurs fautes allaient où elles devraient continuer d'aller : vers ceux qui peuvent promettre à la souffrance un autre univers et une équité suprême. Nous avons changé tout cela, et, la vanité aidant, les écrivains qui font métier d'analyser les sentiments sont devenus les écouteurs professionnels des amoureux et des amoureuses d'abord, et puis de l'immense troupeau des *égoïstes imaginatifs*, pour qui leurs émotions ne seraient pas complètes s'ils ne les épanchaient en bavardages. Oui, que de confessions j'ai subies ainsi, dont je ne me plains pas. Sur mille peut-être, il y en a bien eu six ou sept de sincères et trois ou quatre de très touchantes! Je mets au premier rang de ces dernières celle que Mme Clouet venait de me faire, non pas pour me donner, elle, un sujet de roman, — la pauvre créature! — mais par une confiance désespérée dans mon empire sur son mari. Cet empire était très chimérique, car si le sculpteur

m'avait montré, notre jeunesse durant, une chaude affection, c'est justement que j'acceptais son envahissante personnalité sans la discuter. Il n'empêche que l'appel de Mme Clouet avait été trop douloureux pour me laisser indifférent. D'ailleurs, l'étonnante anomalie sentimentale découverte chez mon ancien camarade suffisait à intéresser profondément le curieux de nature humaine qui veille sans cesse chez tout lettré. Voilà pourquoi, deux jours après cette visite, je retournais au petit hôtel de l'avenue de Ségur. J'avais demandé à Clouet un rendez-vous, par une lettre où je lui disais mon impatience de voir les œuvres nouvelles qui l'avaient occupé pendant notre longue séparation, et, détail qui me parut d'un favorable augure pour l'enquête à laquelle je désirais me livrer, il m'avait répondu aussitôt, en me promettant de me montrer son atelier : « *Tu n'y trouveras pas grand'chose de nouveau,* » concluait ce billet, « *pourtant je serais heureux d'avoir ton avis sur une statue que je compte finir aujourd'hui même. C'est le seul morceau complet que j'aie mis sur pied depuis trois ans.* On vieillit. » Et il avait souligné ces deux mots, tracés, comme le billet, d'une écriture moins ferme et plus nerveuse. N'importe. Je saurais ce que Mme Clouet désirait savoir elle-même. Je gardais une si forte impression de sa mélancolie que, pour la première et la dernière fois de mon existence, je trahis la grande cause de la franc-maçonnerie masculine. Je lui envoyai la lettre de son mari, en tête de laquelle j'avais écrit :

« *Bon courage!...* » et c'était vraiment un cri de tout mon être vers ce cœur de mère et d'épouse dont j'avais sondé la plaie saignante. Je pus reconnaître tout de suite combien cette plaie était plus envenimée encore que je ne pensais. Elle avait, par la fenêtre, guetté mon arrivée. Elle m'ouvrit la porte elle-même, pâle et tremblante, et elle me suppliait en me prenant les mains :

— « Vous ne me cacherez rien de ce qu'il vous dira, même s'il vous parle d'Albert?... Oh! j'aime mieux tout savoir! »

J'entrai dans l'atelier, intimement remué par ce dernier et plaintif appel de la mère, et pourtant, faut-il que je l'avoue? plus intéressé encore par le mystère moral qui provoquait cet appel. Que l'amour passionné de la beauté altère dans certains artistes quelques-uns des sentiments de l'humanité simple, je le savais depuis longtemps; mais que cette altération allât jusqu'à dénaturer une âme d'homme, au point d'y abolir l'amour paternel, au point surtout de remplacer cet amour par la haine dont avait parlé Mme Clouet, une pareille perversion du cœur par l'intelligence était-elle possible? Etait-il possible aussi que la déception de cette paternité manquée eût paralysé cette féconde imagination d'un créateur si aisé, si ample, si riche et soudain frappé de stérilité? Ces questions se pressaient devant ma pensée, et l'aspect d'Yves Clouet, tel qu'il m'apparut dans le vaste atelier, n'était pas fait pour apaiser ma

curiosité. Si j'avais constaté un changement frappant dans sa jeune femme, chez lui la métamorphose était plus évidente encore. J'avais quitté un athlète calme et souriant, fier de sa vigueur et qui semblait invincible à la vie, je retrouvais un névropathe, agité, inquiet, vieilli de dix années, la prunelle irritable, le geste saccadé. Lui aussi, ses cheveux avaient blanchi, son masque s'était creusé. Pour la première fois, cet heureux, ce comblé, avait rencontré en face de lui quelque chose de sévère, et moi, qui gardais si présentes à mon souvenir ses théories de jeunesse, les insolences de son bonheur superbe de païen moderne défiant le sort, je compris, rien qu'à le voir, combien il avait souffert du démenti donné par la difformité de son fils à tous ses orgueils, et je le lui dis tout simplement. Si changé fût-il, Yves demeurait le même sur un point : l'horreur des finesses et des sous-entendus. Le plus sûr, l'unique moyen de connaître ce qu'il pensait de son enfant, c'était de le lui demander. Avec tout autre, le procédé eût été brutal. Avec lui, c'était une délicatesse de lui épargner ce qu'il détestait le plus au monde : les allusions et les équivoques :

— « J'ai su que tu avais été très malheureux, » commençai-je, « et, si je ne t'ai pas écrit, c'est qu'il n'y a pas de phrases pour plaindre certains chagrins. »

— « Et moi, » répondit-il, « si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'est qu'il n'y a pas de phrases non plus pour raconter ces mêmes chagrins. Laure

m'a dit que tu étais venu avant-hier... Tu as vu l'enfant?... »

Il avait formulé cette demande avec une brusquerie passionnée qui déconcerta même ce que j'attendais de sa franchise.

— « Mais oui, » répondis-je; et, me sentant rougir, j'ajoutai : « Le pauvre petit!... Comme tu dois avoir pitié de lui, mon cher Yves!... Quelle épreuve pour un être humain que de recevoir la vie dans ces conditions... »

— « Pitié... Pitié... » répéta-t-il. Je vis ses prunelles se ternir, et son visage exprimer cette souffrance, contractée et sèche, des rancunes injustes, où il entre à la fois de la colère et du remords. Et il continua : « Oui, tu as raison. C'est le seul sentiment que puisse inspirer cet enfant, notre enfant!... Mais si tu savais comme c'est dur pour un père de se dire cela, que son fils sera, jusqu'à sa mort, l'objet de la charité publique, moi qui ai toujours eu un frémissement de révolte à l'idée que l'on pût me plaindre de quoi que ce fût!... C'est de l'orgueil, tant que tu voudras. Mais un homme ne se tient debout devant la vie que par l'orgueil. J'aimerais mieux tout au monde que d'avoir à subir la pitié, même d'un ami, même de ma femme. J'ai la haine de recevoir cette aumône. Et, que veux-tu? C'est monstrueux, c'est inhumain, mais je ne peux pas la faire non plus... Je ne peux pas plaindre même ce malheureux Albert... Je ne peux pas, je ne veux pas... »

Il avait jeté cette profession de foi farouche, où je retrouvais son paganisme indomptable de jadis, mais devenu cruel; et cela d'un accent trop âpre, trop amer pour que je pusse m'y méprendre : il pensait réellement ce qu'il me disait. Ses révoltes étaient sincères contre la plus chrétienne des émotions, la plus étrangère à cet orgueil de la vie qu'il continuait de proclamer, la moins esthétique aussi et la moins intellectuelle. Mais l'homme n'est pas tout fierté, il n'est pas non plus tout idée, et, par-dessous l'artiste trop déçu, qui n'acceptait pas l'humiliante infirmité de son fils, la laideur de cette chair issue de sa chair, l'être instinctif palpitait chez Yves. L'appel du sang grondait sous la clameur de son paganisme rebellé. Cette haine même qu'il éprouvait contre l'enfant, monstrueuse, scélérate, abominable, trahissait des combats intérieurs, une lutte passionnée, la possibilité qu'un jour, une heure, cette âme bourrelée se retournât tout entière. En attendant, il achevait ses confidences, contre-partie saisissante et poignante à celles de sa femme. Il marchait nerveusement dans l'atelier, au milieu duquel une forme enveloppée d'un linge mouillé attirait mon attention. C'était la mystérieuse statue dont Mme Clouet désirait tant savoir s'il la finirait du moins, et à mesure que le sculpteur parlait, ce fantôme de glaise et de toile commençait de s'animer pour moi d'une existence plus énigmatique encore. Yves disait :

— « Tu vois. Rien de nouveau dans l'atelier, moi qui, jadis, aurais eu tant d'œuvres à te mon-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U.A.N.L.

trer!... L'homme est atteint, quand il souffre, dans le point dernier de sa force intime. Ma force, à moi était dans mon art, et, pendant trois ans, — tu as bien entendu, — trois ans, j'ai connu l'impuissance. Tu ne l'as jamais subie, cette torture de l'idée fixe qui ne se laisse pas plus secouer qu'une lame brisée dans une plaie et qui ne vous permet plus de suivre une autre pensée, un rêve, une volonté. Et puis, il y a eu en moi, depuis cette naissance, un si étrange pressentiment, celui que j'allais payer mon ancien bonheur, qu'aucune ambition, dorénavant, ne me réussirait plus, que j'avais une fatalité sur mon âge mûr... Tu ne comprends pas? De plus grands que moi ont été brisés par cette croyance qu'une fois la jeunesse finie le talent était fini aussi. Musset n'a plus rien écrit, passé trente ans. Et même ceux d'entre nous qui continuent de travailler avec des cheveux gris, t'imagines-tu qu'ils n'ont pas tous traversé cette crise de doute quand la jeunesse est partie, la jeunesse sainte?... Cette crise, je devais la craindre plus qu'un autre, moi qui n'ai pas su que je vieillissais, qui ne l'ai pas cru. Tu me prendras pour un insensé. Mais, pendant quinze ans, j'ai été comme on prétend que sont tant d'Orientaux, *je n'ai pas su mon âge...* »

Il avait souligné ces mots d'un geste si ému que je ne pensai pas à en sourire. La douloureuse tragédie intérieure dont il était la victime s'éclairait pour moi peu à peu.

— « Je te comprends bien, » lui dis-je, « cette

naissance de ton fils a été un double malheur, par elle-même et à cause de la période de ta vie où le coup t'a frappé. Tu as senti ce coup davantage parce que, à travers lui, tu as senti le reste : l'inévitable fuite des années, la nécessité d'accepter, d'organiser la faillite certaine. Mais tu gardais tant de choses dans la vie : et ta chère femme d'abord... »

— « C'est le pire, » interrompit-il vivement. « Ce n'est pas plus raisonnable que le reste. Je lui en ai tant voulu!... Oui, je lui en ai voulu d'être tombée là, c'est à deux pas, » — et il montra la porte qui donnait de l'atelier sur le petit jardin. Etait-ce une illusion? Il me sembla que la tapisserie qui cachait cette porte, en ce moment ouverte, par ce beau jour d'été, remuait, comme si quelqu'un se dissimulait derrière. Mais Yves continuait :

— « Je lui en ai voulu de ne pas assez regretter *l'autre enfant*, le nôtre, le vrai... Je lui en ai voulu d'aimer passionnément celui-ci... Je lui en ai voulu de ce qu'elle aussi, l'âge la touchait, voulu de ses larmes et de ses cheveux blancs, voulu de ses paroles et de ses silences... Quand je te dis que pendant trois années j'ai été fou! Et pas une œuvre!... Pas une!... Ces années, c'est comme si je ne les avais pas vécues... »

— « Et maintenant? » lui demandai-je; et je lui montrai la masse blanche de la statue voilée, dont il s'était rapproché en parlant, et vers laquelle ses yeux se levèrent aussi. Un éclair de

fierté illuminait de nouveau son visage. Par un de ces miracles d'instantanéité dont ces organismes tout en nerfs sont coutumiers, sa physionomie avait changé. Je retrouvais le Clouet de ma jeunesse, ce visionnaire de beauté, avec des mains d'infaillible ouvrier au service de ses visions. Sincère, fervent, presque religieux, et avec une palpitation de coupable, cependant, dans ses paroles, qui me sembla bien étrange, il répondit :

— « Maintenant j'ai pu travailler, enfin! J'ai fait ce que tu vas voir, ce que tu vas être le premier à voir... Il y a un mois, comme je venais de me lever et que je me promenais seul dans mon jardin, le soleil rayonnait, les oiseaux chantaient, les feuilles frémissaient, les roses commençaient de s'ouvrir sur mes rosiers. J'eus, pendant une minute, cette impression du renouveau et de sa force irrésistible, qui, dans ma jeunesse, m'enivrait comme un vin. Je m'assis sur le banc de marbre, au fond, que j'ai sculpté moi-même, et je me mis à caresser de la main les amours qui jouent avec des guirlandes et qui servent de bras à ce reposoir. Le souvenir de l'époque où j'avais exécuté cette fantaisie s'empara de moi avec une précision incroyable, et, au même moment, la honte de ma décadence... Oui, j'eus honte de moi, à cette place, devant ces vieux arbres qui poussaient encore des feuilles, devant ces vieux rosiers qui projetaient d'autres bourgeons, devant ce coin de l'éternelle nature où la vie universelle continuait de travailler, de lutter, de créer. Je tombai dans

une de ces rêveries qui doivent ressembler au phénomène accompli dans les branches, précisément, lorsque la sève y circule sans que l'arbre bouge, sans que le tronc soupçonne la fleur qui s'élabore en lui, qui se tisse sous son écorce nue, qui va éclore... Une idée de statue m'apparaissait peu à peu, vague d'abord, imprécise, indistincte, puis aussi nette, aussi détachée dans mon champ de vision que ces feuillages et que ces roses. Elle eût surgi au milieu de la pelouse, sur son socle blanc, qu'elle n'eût pas été plus perceptible à mon regard... Cette statue, c'était celle du fils que j'avais si passionnément souhaité d'avoir, que j'ai eu, avant cette affreuse chute... Il était devant moi, debout, à quinze ans, sculpté en marbre dans la magnifique nudité d'une adolescence de jeune Dieu. Il avait toutes les formes de mon corps à moi, avec les attaches, les pieds et les mains de sa mère. De sa mère il avait l'ovale du visage, le menton, les oreilles, le front, le sourire des joues, et cette bouche un peu renflée, la sublime bouche des têtes grecques du sixième siècle, où il y a de l'Egypte encore. Ses cheveux bouclaient sur son front, et là, sous son arcade sourcilière, se creusait cette noble profondeur qui donne au regard de Laure son expression grave et douce... Enfin, c'était *notre fils*, et j'allais essayer de la modeler réellement, cette statue. J'allais faire le portrait de cet enfant qui n'avait vécu que dans mon rêve!... Comment cette pensée ne m'avait-elle jamais hanté auparavant, comment

CAPILLA ALFONSINA

et pourquoi m'a-t-elle saisi à cette place avec une telle intensité? Je ne sais pas. Mais je sais que je me levai de ce banc, les mains tremblantes, le cœur battant. J'entrai dans l'atelier avec une émotion que je ne peux pas te rendre, tant elle était mêlée de ravissement et d'épouvante, de désir et de défiance. Retrouverais-je pour cette œuvre qui était là, dans ma tête, si présente, si claire, si belle, ma vigueur perdue? Oui. Ce fils que le sort ne m'avait pas permis d'avoir en chair et en os, l'aurais-je enfin dans cette matière, qui paraît morte; mais quand la forme s'y est imprimée, elle vit, d'une vie supérieure à l'autre, puisqu'elle défie la mort. Et je commençai de gâcher la terre glaise, pieusement, religieusement. Ah! les premières séances de ce travail unique, tu n'en imagines pas les transes, les enthousiasmes, les découragements, et lorsqu'*il* a été debout en réalité, devant moi, occupant l'espace, que j'ai palpé ses *muscles*, touché la délicatesse de *ses* membres, rencontré *ses* yeux! Tiens, je me plaignais de mes chagrins tout à l'heure; ces joies les ont payés, je te le jure... Mais tu vas *le* voir... »

L'exaltation le possédait tout entier, ses mains tremblaient, en effet, pour démailloter la maquette de ses linges humides, et il continuait :

— « Je l'ai allégorisé en David, à cause de la phrase de la Bible. J'ai lu cette phrase, je ne me rappelle pas où, et je l'ai toujours passionnément aimée : *Erat autem rufus, et pulcher adspectu, decorâque facie. Et ait Dominus : Surge, ungue*

eum, ipse est enim. — Or, il était roux, et beau de port et d'un noble visage. Et le Seigneur dit : « Levez-vous et oignez-le, *car c'est lui-même.* » Ce sont les trois mots que je veux graver sur la base : *Ipse est enim.* Car c'est lui!... Tiens, regarde... »

V

Le dernier linge avait été enlevé, et la statue se dressait, délivrée, dans cette sincérité du modelage direct où l'on sent la touche de l'ébauchoir, la main de l'artiste, son esprit, sa fièvre. Jamais, dans ses meilleurs jours, le sculpteur n'avait approché de la beauté parfaite comme dans cette œuvre dont il m'avait raconté la douloureuse et chimérique genèse. Le Triptolème de la célèbre stèle du musée d'Athènes, entre Déméter et Perséphone, n'est pas plus élégant de structure et de pose que ne l'était ce David, simplement debout sur sa jambe droite et la gauche un peu en avant, comme les statues archaïques. La gracilité vigoureuse des jambes, la cambrure souple des reins, la maigreur à peine musclée des épaules, la ligne mince du ventre, donnaient à ce corps d'adolescent un caractère incomparable de sveltesse virile et d'énergie, tandis que la finesse des mains et des pieds, et surtout la

délicatesse des traits encadrés dans les boucles d'une chevelure crêpelée à la manière de Léonard, paraient cet être délicieux d'une langueur toute muliébrile. C'était réellement la fusion des deux beautés, l'une mâle, l'autre féminine, que l'artiste avait rêvée et réussie. Pour moi, qui savais de quelle mélancolique fantaisie cette création était l'aboutissement, ce David — où je reconnaissais quelques-uns des gestes de Clouet, sa structure, son attitude, et le sourire, la grâce, le regard de sa jeune femme, — tenait de l'apparition, et, dois-je le dire ? presque du sacrilège. Non, ce n'était pas un David, le prince qui doit vaincre et régner ! C'était l'image du jeune héros qui ne vivra pas, un Euryale que son Nisus appellera en vain, un Icare qui sombrera dans l'inapaisable Océan, un Orphée que déchireront les mains cruelles des Ménades, — une figure sans promesse d'avenir, et si héroïquement, si tristement belle... Et je pouvais à peine, tant j'étais ému, exprimer mon admiration, dont l'artiste jouissait avec cette naïveté d'orgueil, naturelle devant une pareille statue. Nous ne faisons pas de telles œuvres. Elles se font en nous, presque malgré nous... Et comme nous nous taisions tous les deux, voici que nous entendîmes venir du dehors, de cette porte sur le pas de laquelle la mère du petit Albert était tombée à la fin de sa grossesse, une plainte, sourde d'abord et contenue, puis plus haute, un gémissement coupé de sanglots, la plus désespérée lamentation qui m'ait jamais percé le cœur... Yves

et moi, nous nous regardâmes. Sur ce visage transfiguré par toutes les fièvres de l'enthousiasme, une détresse passa, et comme le remords d'un crime. Nous n'avions pas besoin d'aller et de soulever la tapisserie pour comprendre que c'était Laure qui pleurait ainsi. Elle était descendue, poussée par une curiosité irrésistible. Elle n'avait pas osé franchir le seuil, et elle avait tout écouté, avec quels sentiments, sa lamentation le disait assez ! Cette plainte montait, montait toujours, et le visage du sculpteur se contractait davantage encore, jusqu'à une minute où deux grosses larmes lui jaillirent des yeux, qui roulèrent sur ses joues creusées. Et tout d'un coup, sans prendre plus garde à ma présence que si j'avais été une figure d'un des moulages appendus aux murailles, il se précipita vers la porte. Il aperçut, assise sur les marches de l'escalier, sa femme qui sanglotait en serrant contre elle le pauvre petit être avorté et difforme pour qui le père avait eu, pendant ces trois ans, une si étrange haine, et, avec une surprise qui, à moi aussi, me tira des larmes, voici que je vis cet homme s'agenouiller, et il serrait sa femme contre son cœur, il pressait l'enfant dans ses bras, et il disait :

— « Ah ! pardonne-moi... pardonne-moi... Je sens que je l'aime. Je te jure que je l'aime et que tu ne souffriras plus. Regarde... Mais regarde !... »

Et il couvrait le petit Albert de baisers passionnés, tandis que la mère, brisée par le saisisse-

ment de rencontrer chez son mari une pitié qu'elle n'espérait plus, appuyait sa tête sur son épaule avec un gémissement que j'écoutais s'adoucir, s'adoucir encore. Et je compris, — l'événement m'a prouvé depuis que j'avais raison, — je compris que le sculpteur était sincère. Il pouvait réellement aimer le pauvre avorton, aujourd'hui qu'il possédait dans son atelier le fils dont il avait tant rêvé. J'avais devant moi, dans le groupe de ces trois êtres réconciliés, à quelques pas de la statue en terre glaise, immobile sur son piédestal, le symbole du *bienfait de l'art*. Je l'eus davantage encore à voir, quelques instants plus tard, la mère relever la tête, et, tout en continuant à serrer son fils vivant sur sa poitrine avec des mains frémissantes, elle souriait à l'autre, au fils qu'elle aurait pu et dû avoir, — à l'œuvre libératrice qui lui avait rendu son mari.

Paris. Juillet 1896.

III

L'Age de l'Amour

CAPILLA ALFONSINA
U. A. N. L.